

LE TROU YOGOM (-481M / 3900M)

Par Michel Douat

Dans la partie supérieure du lapiaz de Liet, sous les falaises et les éboulis de la Ténèbre (2344 m) est un petit coin au nom bucolique : les Hors de San Pierro.

Là, les derniers lambeaux de calcaire reposent sur les prairies verdoyantes du socle primaire. L'endroit était donc propice pour des pertes de contact. Il y en avait bien quelques-unes, mais toutes rapidement impénétrables. Pourtant, avec nos collègues Charentais et Palois nous flairions la bonne affaire dans le coin et retournions souvent rôder dans le secteur...

... Jusqu'à un jour de Juillet 75, jour où un névé avait suffisamment fondu et révélé une petite entrée entre des blocs. Puits de 10 mètres, terminé. Terminé, mais avec un bon courant d'air aspiré. Deux heures plus tard, la cavité attendue était découverte après une bonne désobstruction. Deux heures de plus et la cote -200 était atteinte dans une grande salle de plus de 100 mètres de long. Avant l'hiver, le trou était exploré sur 1100 mètres jusqu'à -385.

Pendant les deux années qui suivent d'autres galeries sont découvertes et la cote -481 est atteinte.

Ce n'était pas fini mais ce trou usait vite les équipes car très froid, long et humide.

Pourtant la cavité est plutôt fossile, au contact du socle primaire, constituée de long couloirs et salles ébouleuses orientés Ouest-Est et de toboggans actifs Sud-Nord qui font passer d'un niveau à l'autre. Bref, une cavité complexe et passionnante mais terriblement exigeante.

En 1982 et 83 de nouvelles équipes du GSHP veulent tâter du "hard". Aussi, direction Iseye et le Yogom avec quelques anciens dégarnis mais encore verts. Mais le Yogom se défendra bien.

En profondeur, nous ne gagnerons pas un mètre. Nous avons trouvé la suite mais le lendemain une crue faisait siphonner le passage et nous n'y sommes jamais revenus !

En revanche, dans les étages supérieurs, nous découvrons une rivière fossile qui nous fait traverser toute la montagne de la Ténèbre et, presque, ressortir de l'autre côté. Nous étions arrêtés par un barrage de gros blocs au bas duquel de l'herbe verte, des brindilles et des nids d'oiseaux nous rendaient fous de rage avec en plus le bruit lancinant et proche de la cascade du lac d'Isabe...

Nous n'avons pas pu ressortir et il a fallu reprendre le long chemin souterrain du retour...

LE TROU YOGOM, LE MAUDIT ...

Par Michel Douat

1975 nous avait gâtés. Il y avait eu l'expé hivernale au Touya (-693), la jonction entre le M3 et la Pierre et, toujours à la Pierre, la découverte d'Utopie.

Mais en cette année euphorique une autre histoire est restée dans l'ombre. C'était pourtant un tournant dans l'engagement et l'histoire d'un club. Mais c'est sans doute parce qu'elle est aussi notre plus bel échec qu'on l'a un peu oubliée.

Ce récit est l'histoire d'une quête inachevée, une histoire où le mot fin n'a pas encore été écrit.

Iseye, juillet 1975

Altitude 2100 m. Entre Aspe et Ossau au bout de nos rêves. Loin de tout, entre neige et soleil brûlant, dans des paysages splendides et sous des orages déments...

Il y avait un peu plus d'un an que les copains de la SSPPO nous avaient entraînés sur Iseye pour grossir leurs troupes à l'assaut du Touya.

C'était alors notre premier contact avec un autre massif d'altitude que celui de la Pierre.

Un autre monde à... 10 km de la Pierre.

Un an déjà et toute une histoire.

Les portages dans la neige de mai et juin 74. L'équipement du Touya en crue et la découverte de ses grands toboggans. Un malentendu qui nous éloigne d'Iseye alors que Palois et Grenoblois atteignaient -900 dans le Touya que nous avions équipé jusqu'à -560. Le réseau de la Balance, un lot de consolation que nous offrent Jean Pierre Besson et Eric Delaitre et qu'on explore en raids hivernaux épiques jusqu'à -693.

Et ce retour en juillet 75 qui commence par le déséquipement de la Balance, en crue bien entendu...

17 juillet... Ca faisait presque 15 jours qu'on cherchait quelque chose du côté de la Brèche des Ors, au niveau du contact avec le socle primaire.

Il s'en était manqué d'un rien que ça passe dans la grotte des Ors et dans la perte de la Brèche.

Mais le courant d'air nous avait échappé dans des fissures ignobles ...

Sur le lapiaz des Ors, au-dessus, même problème. De petits gouffres émergeaient des névés tardifs qui encombraient encore les lapiaz. Des méandres se terminaient invariablement sur des passages trop étroits où le courant d'air était aspiré.

Cet été là, les névés étaient encore nombreux et il restait deux bons mètres de neige sur le Cambou. On campait comme on pouvait sur des terrasses au-dessus.

Pourtant, on était sûrs qu'il y avait quelque chose-là dessous. Il suffisait d'examiner les photos aériennes.

On y avait même dessiné un trou qui décrochait vers l'est sous les grands éboulis de la Ténèbre. On avait parcouru le lapiaz dans tous les sens et, rien... Mais, ce matin du 17 juillet, 50 mètres sous la Brèche, un effondrement dans le névé attire notre attention. Hier, il n'était pas là !...

Sous l'effondrement, une galerie partait entre neige et lapiaz jusqu'à l'entrée d'un petit puits.

Là, une marque Ø en rouge est bien visible. Le trou a déjà été exploré. D'après Jean Osanz, Eric Delaitre avait dû y descendre en 73 mais il n'en sait pas plus.

Ça doit être bouché et le reste du marquage a été oublié ...

Un marquage ce n'est pas une preuve et j'avais commencé à stabiliser l'éboulis avec l'autre furieux de Jean Michel Ameil avant de descendre le puits de 10 mètres au-dessous. En bas, un fort et délicieux courant d'air s'insinuait dans une fissure pleine d'éboulis. Deux heures plus tard, le passage était dégagé et le courant d'air encore plus fort.

Pas vraiment large le passage mais passable pour un fin. A condition qu'en même temps un moins fin cale avec son dos un éboulis dont la fâcheuse tendance était de crouler dans un puits qui n'attendait plus qu'à être descendu !...

En surface un temps superbe nous incitait plutôt à glander ou aller nous balader vers les crêtes de la Ténèbre avec les autres.

Seuls Eric Sutre et Jean Osanz alléchés par le courant d'air avaient préféré les ténèbres prometteuses au coup de soleil assuré.

En fin d'après midi, au retour des crêtes, visages rougis par le vent et le soleil nous passons devant le trou qui porte le n° 167 depuis ce matin.

Les affaires d'Eric et Jean sont encore là mais on ne les entend pas dans le trou.

Ce qui est curieux, c'est que leurs combinaisons explosées de tous les côtés traînent sur le lapiaz. On en conclut que le trou est terminé et qu'ils sont partis en prospection un peu plus bas ...

Mais, à 21 heures ils n'étaient pas encore rentrés et je remontais le lapiaz vers la Brèche pour voir ce qui se passait. Ils ressortaient juste du 167 quand j'arrivais. Eric, d'ordinaire si calme se laissait aller à un semblant d'excitation ce qui était bon signe.

Ils avaient descendu le puits que j'avais désobstrué avec Jean Michel. En bas, le schiste attendu était là et une galerie plongeait dans le pendage...

Celle qu'on cherchait depuis 15 jours. Un peu plus loin, Jean avait continué seul après un ressaut qu'Eric avait préféré ne pas désescalader. Il avait suivi la galerie jusqu'à ce qu'une nouvelle rupture de pente l'arrête. Alors, ils étaient ressortis quelques minutes pour récupérer du matos mais sans prendre le temps de s'équiper.

De toutes façons, ils ne comptaient pas aller bien loin. La nuit allait bientôt tomber et une petite brise se levait qui léchait les névés. Dans quelques minutes il ferait froid.

Eric était redescendu avec son béret et sa frontale électrique comme seul équipement...

Jean l'attendait en haut du P15 qui était encore très étroit pour l'aider, des fois que son début d'embonpoint l'empêchât de s'en sortir seul...

Il avait jeté une corde de 40 m dans le tube qui avait arrêté Jean et où coulait déjà un ruisseau.

En bout de corde, il avait continué en désescalade dans un toboggan plus large pour arriver dans une salle ébouleuse. Au bout d'une distance qu'il évaluait mal il avait fait un cairn et demi-tour.

"Arrêt sur trop d'émotion" nous dit-il plus tard et retour presque à tâtons avec une électrique à l'agonie.

Au camp, pressé de questions de toutes parts, il nous avait dessiné un croquis du trou. Il pensait avoir atteint -90 et la salle paraissait continuer. C'était peut être la voie qu'on cherchait depuis deux semaines.

Le lendemain soir, les deux équipes qui ressortaient du trou étaient convaincues de tenir le bon bout. Quant au cairn d'Eric, elles l'avaient retrouvé à -190 au milieu d'une vaste salle où plusieurs passages conduisaient vers au moins deux suites possibles. -90. Sacré Eric !...

Quant à la salle elle mesurait tout de même 130 m de long, 40 de large et 30 m de haut par endroits.

Chaque équipe avait trouvé une suite prometteuse : l'une, horizontale et sableuse parcourue par un violent courant d'air, se terminait sur un gros vide constitué de blocs énormes en équilibre instable au-dessus d'un puits d'une trentaine de mètres. L'autre, sous l'éboulis du fond de la salle partait dans le pendage et débouchait au sommet d'une autre salle ou d'un grand toboggan entrevu 20 m plus bas. Là aussi un fort courant était aspiré vers un aval que tout le monde espérait grandiose.

Peut être le troisième -900 du massif après le Liard et le Touya.

Le soir, les choses s'étaient compliquées.

La palabre habituelle pour ne pas dire rituelle n'avait pas réussi à mettre d'accord ceux qui voulaient continuer à suivre l'eau dans le pendage vers le nord pour gagner vite en profondeur et ceux qui pensaient qu'il fallait continuer à niveau vers l'est dans ces grands volumes qu'on n'avait encore jamais trouvés sur le massif. Ça parlait de cours fossiles, de phénomènes glacio-karstiques, etc.

Ce qui a mis tout le monde d'accord c'est que le lendemain c'était la fin de l'expé, qu'il fallait commencer les portages vers la vallée et donc déséquiper le trou sans tarder. On dispensait juste une petite équipe d'un portage pour qu'elle pousse une pointe dans le réseau vers l'est et qu'elle déséquipe le trou.

Il y avait quand même une certitude et une satisfaction : la topo du trou se superposait au croquis que nous avions dessiné sur la photo aérienne 10 jours auparavant.

La suite du dessin était grandiose... On imaginait que le trou allait l'être aussi.

Au matin du 19, les porteurs se lèvent tôt et commencent leur première descente de la journée vers la vallée. Vers midi, ils seront de retour pour le deuxième tour. Mais Alain Radeuil et Jean Osanz

qui s'étaient levés plus tard pour descendre dans le Yogom, nom mystérieux du 167 issu de la palabre de la nuit, ont une surprise quand ils veulent prendre le matériel pour la pointe.

Les porteurs ont chargé leurs claies sans discernement avec les kits qu'ils trouvaient.

Ainsi, les deux autres se retrouvent avec une corde de 40 mètres, une sache à spits, deux tentes six places, une bouteille de gaz de 35 kg, de la bouffe, de l'éclairage pour 8 jours et des sacs perso bourrés à craquer. Ce qui était beaucoup mais pas très utile pour l'explo qu'ils envisageaient.

Arrivés en haut du P30 de la veille, ils estiment qu'ils ont une bonne chance de recevoir quelques centaines de tonnes de blocs sur le portrait s'ils s'avisent de descendre sans stabiliser ou envoyer en bas tout le bazar. Aussi, se disent-ils, on va traverser pour aller voir la grosse galerie qui part en face ce qui à priori n'était pas la solution la moins pire. Et voilà le père Radeuil parti dans un numéro de haute voltige dans une traversée de puits constituée de blocs en équilibre retenus par une espèce de sable non consolidé...

20 mètres de long, et derrière, la galerie attendue, blocs gigantesques, nouveau ruisseau et arrêt sur puits au sommet d'une grande salle. Le réseau du Fou venait d'être découvert.

Yogom, automne 1975

Le mois d'août sur la Pierre nous avait comblé avec la nouvelle jonction par le M3 mais le Yogom nous titillait toujours. On avait encore quelques jours de congés début septembre, juste assez pour un raid de 4 jours.

Entre temps, nous avons tranché. Vu le peu de temps dont nous disposions et le peu de matériel que nous voulions ramener là-haut, nous avons opté pour la suite dans le pendage et non pour le Fou. De cette façon on espérait aller loin sans bouffer trop de cordes alors que dans les grands volumes on savait que ça allait être du Yo-Yo : puits, traversées de puits et escalades. On avait remis ça à l'année suivante.

Le raid a débuté par un orage du feu de Dieu qui nous a pris dans la montée, à la tombée de la nuit au milieu du plateau de Characou.

Les 4 premiers ont juste le temps de monter une tente et s'y réfugier alors que les 3 derniers qui n'étaient que 5 minutes derrière repartaient en courant vers la vallée sous le déluge et passaient la nuit à Gabas ...

Le lendemain nous étions réunis et montions nos tentes au Cambou, sous le brouillard, entre deux flaques.

En deux raids aquatiques nous étions à -365.

Mais le Yogom nous avait réservé une surprise : les grands toboggans actifs étaient là et, comme prévu, ne nécessitaient pas de cordes, mais ils étaient bas de plafond, séparés par d'infâmes laminoirs aux planchers constitués de picots acérés : "les Planches à Clous".

A -365, le ruisseau plongeait vers l'est dans un puits peu engageant tout comme la galerie qui semblait suivre.

Il y avait aussi un fossile ébouleux qui partait au-dessus. Mais, d'un soupirail à moitié noyé vers l'ouest montait un grondement de bon augure. Impossible dans ces cas là de ne pas se tremper un peu plus pour aller voir et, au bout de quelques mètres nous pouvions contempler une grosse rivière qui n'avait rien à voir avec l'autre actif.

Au moins 500 l/s. La rivière plongeait dans un tube incliné mais avec la crue, impossible de dire si ça continuait. Le grondement était assourdissant et personne assez fou pour aller voir.

La topo, tirée jusqu'au bout, montrait que le Yogom partait nettement vers le nord-est, divergeant à peine de quelques degrés de notre dessin idéal.

Il partait à l'opposé des deux autres grands trous du massif, vers la vallée d'Ossau et non vers Aspe. Mais ça, Jean Pierre Besson qui était avec nous dans cette galère humide nous l'avait déjà prédit depuis longtemps ...

1976 année mythique sur Iseye ...

Mythique mais surtout sous le signe de la discorde. Comme ça arrive cycliquement au GSHP, cette année-là était celle d'une poussée de fièvre. Tout le monde voulait remonter au Cambou mais personne pour y faire la même chose et surtout pas avec les autres.

Bref, en attendant que l'abcès soit crevé et la sérénité revenue une petite, toute petite équipe se retrouve ponctuellement au Cambou, pour des raids à tendance introspective, souvent en solo et orientés escalade.

Coté explo ce fut bien sûr le réseau du Fou.

Alain n'avait pas oublié la traversée du puits qu'il avait faite l'été dernier et les grands vides qu'il avait entrevus. Il y entraîne donc quelques compagnons d'infortune avec le peu de matériel que les autres veulent bien leur laisser.

D'escalades en chaos de blocs, ils découvrent quelque chose d'indescriptible, d'inimaginable.

Un cauchemar en 3D crevé de puits, rempli d'éboulis énormes qui constituent les voûtes de salles chaotiques et les planchers de galeries incertaines. Quelques-uns ont prétendu y avoir vu des parois mais ceux à qui il restait un peu de bon sens préféraient regarder où ils posaient les pieds ...

Une des premières voies les conduit dans le grand fossile au-dessus de l'arrêt de septembre 75.

Ce nouvel itinéraire vers l'actif ne les satisfait pas. L'actif, ils le laissent aux "z'autres". Alors ils reprennent les escalades pour se déplacer vers l'est à la recherche de la suite des grands fossiles, vers ce qui commence à devenir le mythe d'Iseye : la traversée intégrale de la Ténèbre.

Mais, rien n'y fait. Des puits ramènent toujours vers le grand fossile et l'actif. Jusqu'au jour où une lucarne conduit vers autre chose : 200 m vers l'est gagné en un seul coup, un réseau avec un vent du

diable mais qui descend plus qu'ils ne le voudraient.

Vers -320, un nouveau ruisseau arrive dans une salle curieuse, la "salle des Vires" dont la seule suite semble être un boyau atteint en escalade. Un vent furieux y est aspiré.

Une vingtaine de mètres plus loin, il débouche dans un énorme puits de 76 mètres de profondeur.

Un méandre suit qui s'arrête vers -400 sur un nouveau puits mais le courant d'air n'est plus là.

Le "Fou" continuait donc : vers -200 par des escalades donnant dans de grands fossiles à peine explorés, vers l'est dans des chaos de blocs et par ce nouvel aval qui devait se rapprocher d'un actif. Qu'avons nous exploré du "Fou" ?...

Sans doute pas grand chose. Un peu moins d'un kilomètre sur la topo et sans doute un autre par petits bouts. Mais nous nous sommes peu à peu, au fil des ans, lassés de ces blocs en équilibre instable, de ces labyrinthes où le topographe hallucine en retrouvant toujours devant lui un de ses points topo, de ces puits qui nous ramenaient invariablement dans les réseaux actifs connus au-dessous.

Quant aux grands supérieurs ébouleux atteints par des escalades au-dessus du "puits du Fou", ils n'ont pas été revus depuis 76 et restent du domaine de l'indéfini, de l'improbable, voire du rêve.

Mais les escalades sont bien réelles, alors, les réseaux doivent l'être aussi et d'après ceux qui y ont été, ça continue...

1977 une année pour rien ou presque

77 fut dans la continuité de 76. Le calme n'était pas vraiment revenu au club. Ceux de 76 se sont lassés et seul Pierre Batan est prêt à remettre ça.

Mais début juillet on n'était que 6 partants et on ne savait même plus si on allait remonter là-haut.

Qu'est ce qui nous y a vraiment ramenés ?...

La haine peut être. La haine contre les histoires, les problèmes, le mauvais temps, les défections.

La haine contre nous, contre tout...

Pourtant, dès le mois de mai, les portages avaient commencé et pour faire plus court on avait équipé les falaises de Characou ; d'autant qu'on voulait reprendre le Souffleur de Liet bien placé sur l'aval du Yogom. Et là, on a bien failli réaliser le rêve du Yogom : traverser la Ténèbre. En fait de nouvelles galeries vers -200 nous avaient conduit à quelques dizaines de mètres du grand porche de la Ténèbre qu'Alain Radeuil et Jean Couget avaient atteint en 76 après 6 heures d'escalade en roche, neige et glace.

Le porche n'avait pas été complètement exploré et dans le Souffleur notre arrêt était plus symbolique qu'autre chose. Une désobstruction à finir et ça serait certainement passé...

Finalement, nous sommes remontés au Cambou. Une poignée, quelques jours, sous la pluie...

Et le temps ne nous gâtera pas.

Comme en 75, il y a encore beaucoup de neige sur les lapiaz, mais ça fond et sous terre c'est la crue permanente. L'objectif du Collecteur de la "Tache

Verte" devient insensé. Deux équipes gagneront une trentaine de mètres seulement dans un tube incliné de 1,5 m de diamètre où s'engouffre un torrent d'au moins 1m³/s. On renonce à -385, vaincus par le froid et l'eau...

Alors, on part à la recherche de l'aval du "Fou" puisque de ce côté là l'arrêt à -400 n'était pas trop arrosé. Mais personne ici ne connaît les passages et sans topo, c'est presque mission impossible.

La haine continue de monter d'autant que l'équipe se débande. Et ce n'est pas le beau temps revenu qui arrange les affaires car la neige fond beaucoup plus et le Yogom est en crue dès -30 !...

Il ne restait plus que le petit actif de -365, celui qui parcourt les "Planches à Clous" et que nous avons délaissé en septembre 75 parce que nous avons trouvé le collecteur à côté et qu'il n'était vraiment pas engageant.

C'est donc sans enthousiasme que nous attaquons cette ultime voie avant l'échec total. Mais si on avait su ce qui nous attendait on aurait bien trouvé un prétexte pour faire autre chose. En 75 on avait vu l'actif plonger dans un puits d'une dizaine de mètres et une petite galerie qui semblait continuer. Aujourd'hui il débite entre 30 et 50 l/s.

Nous partons à deux. Dès la base du puits nous sommes trempés et la suite c'est une étroiture dans l'eau !...

Trempés pour trempés, on va voir :

10 mètres, 20 mètres, toujours dans l'eau, toujours étroit. 50 mètres, la progression se fait dans un joint incliné étroit avec de l'eau jusqu'au ventre.

80 mètres, l'eau devient plus profonde et le joint plus étroit, passage d'une voûte mouillante.

100 mètres, pas de changement, le vent qui nous accompagnait commence à se perdre dans des fissures. 120 mètres, l'inclinaison du joint diminue, il faut ramper dans l'eau. 130 mètres, deuxième voûte mouillante. 150 mètres, du brouillard partout et enfin le siphon.

Pourtant, juste derrière, on entend nettement le bruit d'une chute d'eau... Retour. 300 mètres d'étricitures dans l'eau pour un siphon qui ne sera sans doute jamais franchi.

La haine encore mais ce boyau merdique y gagne un nom : ce sera le "Delirium".

On sort congelés, mais moins que les deux qui nous attendent en haut du puits.

Jean Marc est à la limite de l'hypothermie et il est temps de le sortir de là, mais pour se réchauffer (et surtout pour ne pas y revenir) on décide de déséquiper la partie du "Fou" entre ici et Confusion. A 22 heures nous sommes dehors. Il fait beau mais l'échec de cette année est cuisant.

Automne 1978 : le raid absurde

Pour éviter les crues de fonte des neiges et les orages de 77 on avait repoussé l'explo tard dans la saison. On ne ferait que deux raids : un pour équiper par les Planches à Clous et un deuxième, le raid absolu et unique qui devait nous amener vers le bonheur total, le nirvana de la spéléo, le collecteur...

Côté équipe on reprend ceux de 76.

20 septembre :

il fait un temps splendide mais qui sent déjà le début de l'hiver là-haut. Dans la nuit, Alain Radeuil, Michel Casagrande et moi avons porté les 500 mètres de corde, la quincaillerie, une tente et notre matos perso au Cambou.

C'est quand on a voulu remplir les kits au matin que ça a foiré...

"sache à spit ?...", "j'ai", "marteau ?..."

"attends, je cherche...", "alors ?..."

"merde, j'ai pas !...", "cherche bordel !..."

"je te dis que j'ai pas ..."

C'est là qu'on tente de se faire tout petit dans ses bottes sous le regard furieux des deux autres.

Bon, ben voilà... heu, je crois que je vais aller le chercher. Si j'en trouve un à Laruns je suis là dans 5 heures, sinon cette nuit... et passe moi les clés de

ta bagnole parce que mon chauffeur ne m'attend pas en bas.

Laruns, pas de magasin de sport, pas de quincaillerie ouverte. Tant pis, je file à la maison et je serai de retour là haut ce soir. En réalité je n'y serai que le lendemain soir après avoir bousillé la 4L d'Alain, envoyé un gamin à l'hosto et passé quelques heures à la gendarmerie...

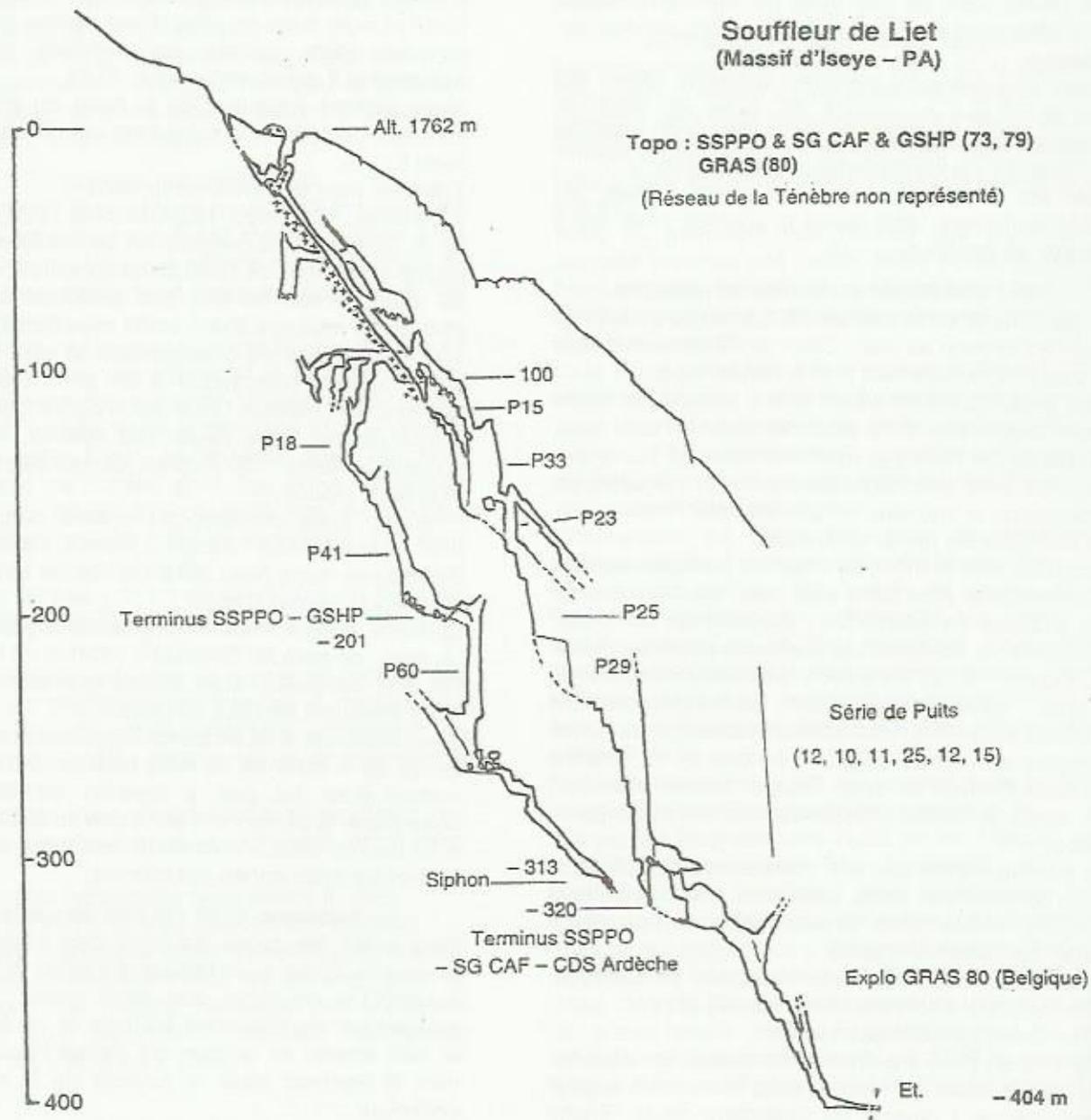
Heureusement, les parents du gamin au lieu de me charger comme l'auraient fait beaucoup d'autres témoignent que j'ai tout fait pour l'éviter y compris m'envoyer contre le mur de la maison d'en face d'où des séquelles graves pour la 4L...

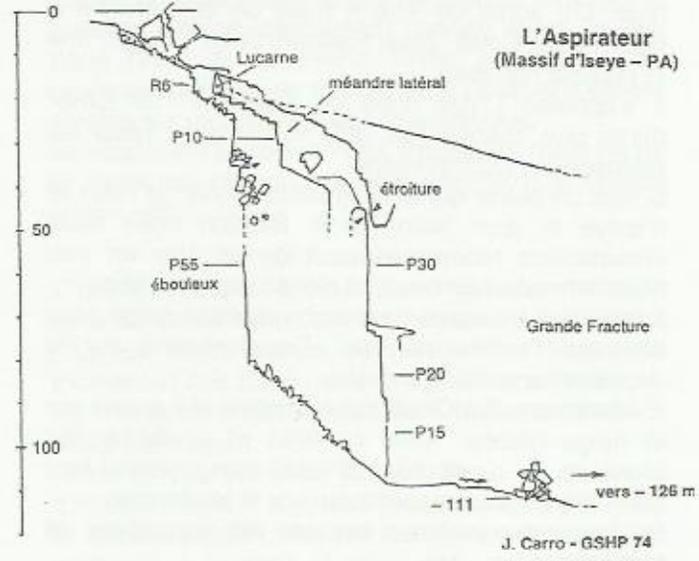
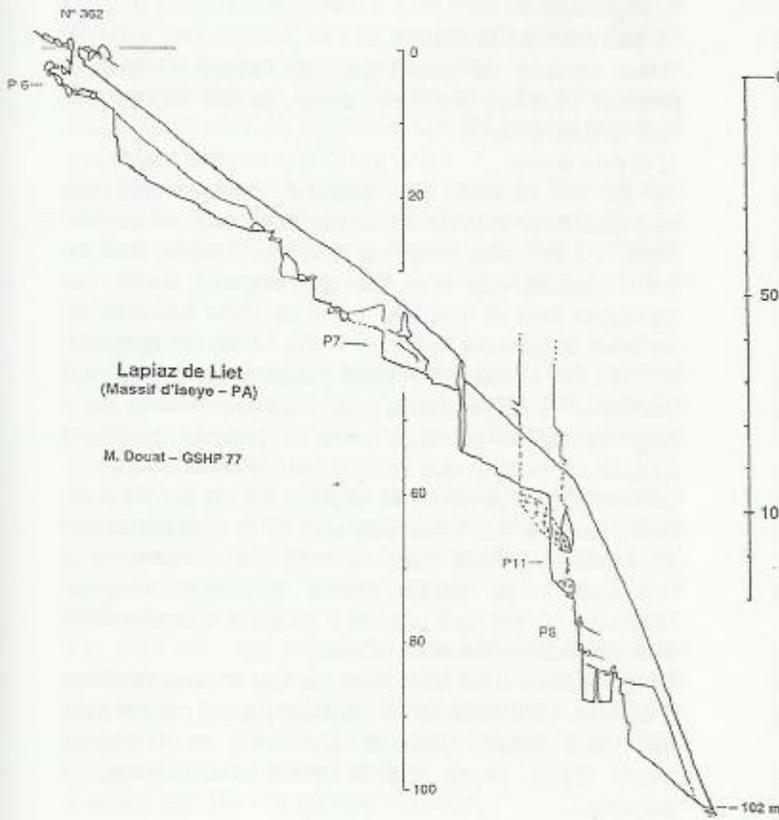
Pendant ce temps, Alain et Michel attendaient en se demandant où j'avais bien pu aller chercher ce marteau. Retour penaud et même pas un cri quand je lui annonce que sa bagnole est morte...

Cool Alain.

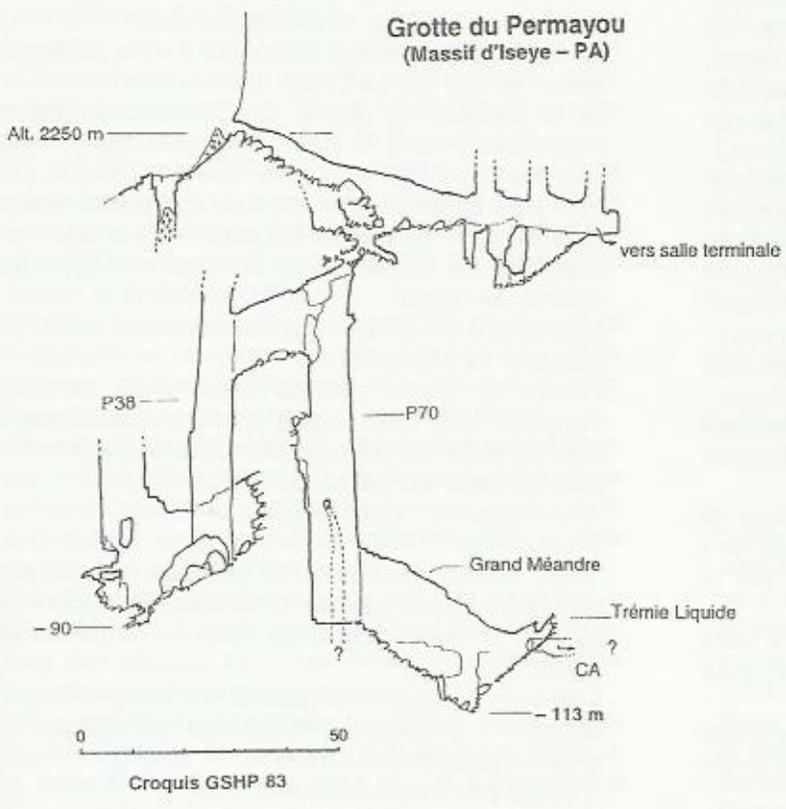
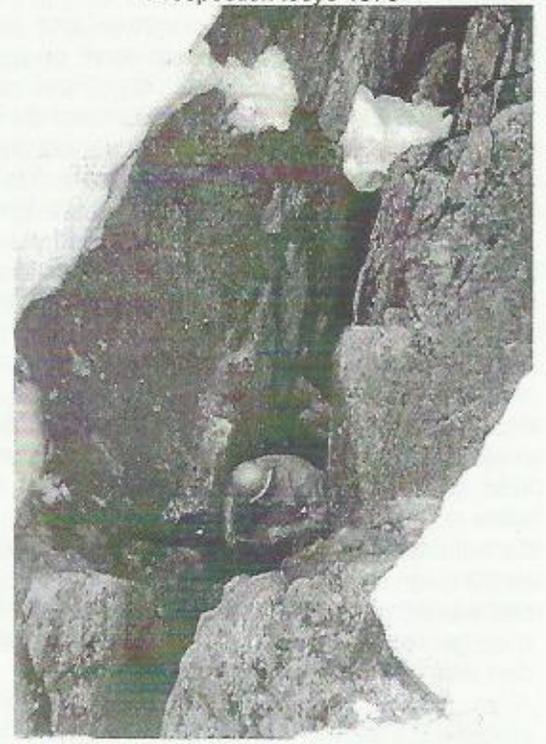
Le 22, le Yogom est équipé jusqu'à -270.

Le reste du matos est stocké à Confusion...





Prospection Iseye 1976



9 octobre :

On a suffisamment attendu que la neige soit fondue, assez pour qu'elle recouvre à nouveau le massif !...

Tant pis, il fait froid et aucun risque de prendre une crue. On aurait dû être 4 mais on se retrouve à cinq: Pierre Cotté, Alain Radeuil, Jean Couget, moi et un petit nouveau.

Il s'appelait Larue mais on l'appelait "La Crue" parce que chaque fois qu'il venait avec nous les éléments se déchaînaient...

C'était un palois qui avait entendu parler de nous et d'Iseye et que Jean Pierre Besson nous avait chaudement recommandé. Il devait être un peu maso et voulait en baver, il n'allait pas être déçu.

Il faut déjà 6 heures de marche dans la neige pour atteindre l'entrée du trou. En crampons sur la dernière partie de la montée.

Evidemment, "La Crue" est en bottes et il patine sur la neige glacée. Avec ce froid et la durée des journées, on a calculé qu'il valait mieux rentrer tard dans le trou pour ressortir au jour le lendemain.

De toutes façons on a toujours été incapables de partir tôt.

17 heures : on rentre dans le trou. Direction l'aval du "Fou" via les "Planches à Clous". Et dès le début ça traîne et y'a dans l'air comme des vieux relents des raids mythiques de 76...

6 heures plus tard, nous sommes tout juste au terminus d'il y a deux ans après avoir eu quelques difficultés à retrouver l'aval du "Fou" via les "Planches à Clous" et refait l'équipement du P76.

Nous sommes tous les cinq dans un méandre venteux, arrosé. Alain et Pierre sont devant. Ils attaquent un puits d'une vingtaine de mètres à la sortie du méandre. A partir de là, c'est du vierge, mais on est trois de trop pour une pointe de ce style d'autant que, d'après les bruits du fond, ça continuerait par d'autres puits.

Autant remonter jusqu'à la base du P76 et se faire chauffer une soupe pendant que les autres équipent la suite des puits. Ils ont encore 150 m de corde et le temps qu'ils équipent on va crever de froid si on reste dans le méandre à les écouter spiter...

Ca fait déjà 17 heures qu'on a quitté la vallée, plus de 20 qu'on est debout et ce n'est qu'un début.

Mal équipé pour des trous d'altitude et peu habitué à ce genre de raid, "La Crue" claque des dents et dort déjà debout. Je sens venir la bérézina.

Alors, quand Jean s'ébroue, refait son acéto et propose d'aller voir ce qui se passe, je lui dis qu'il vaut mieux se séparer, qu'ils continuent, que je commence à remonter avec "La Crue".

Il met un temps infini à remonter le P76 et la suite ne vaut pas mieux. Des heures et des heures pour faire quelques centaines de mètres.

Un peu au-dessus de la Tache Verte, je lui propose une petite halte pour qu'il récupère un peu avant d'entamer les Planches à Clous.

"Le premier qui se réveille, réveille l'autre, pas la peine de se refroidir..."

Et... Je m'endors comme une masse.

Après un petit moment de néant ponctué de rêves, je refais surface, congelé. "La Crue" me regarde.

"Je crois que j'ai dormi". "Oui, oui" qu'il me fait. "Longtemps ?..."

"A peu près deux heures..."

"Mais espèce de grand con, je t'avais dit que le premier réveillé, réveillait l'autre, ça fait longtemps que tu dors plus ?..."

"J'ai pas dormi..."

Je lui en remets une couche, histoire de me déculpabiliser d'avoir dormi pendant qu'il se caillait. Mais, s'il est gelé jusqu'au fond des bottes, moi ce petit cluquet ça m'a fait du bien. Il reste un toboggan bas et humide, les "Planches à Clous" et un bout de galerie jusqu'au P 20. "Allez, magne-toi, on va se réchauffer, dans deux heures on est dehors..." Il colle jusqu'aux Planches mais là, il négocie mal le passage et je lui prends quelques longueurs, si bien que j'arrive seul au P 20.

Le temps que je remonte le puits il sera là. Mais en haut, pas de "La Crue" en vue et je suis dans cet interstrate venteux avec le froid qui commence à me saisir... Je serais mieux à Confusion pour l'attendre. C'est tout près et il ne peut quand même pas se paumer dans un boyau.

Cinq minutes plus tard, fond de Confusion, position d'attente. L'autre n'arrive toujours pas et petit à petit me voilà reparti dans le sommeil. Je m'endors avant d'être repris par le froid et du coup, je sombre...

C'est quand même le froid qui m'a réveillé.

L'acéto n'est plus qu'un petit point lumineux et pourtant, je n'avais pas fermé l'eau avant de m'endormir. Un coup d'électrique pour regarder la montre. Merde, il est 10 heures du matin.

Ca fait trois heures que je dors et il n'y a personne autour de moi. Ni "La Crue", ni les autres !...

Là, la panique me gagne. Que les trois autres ne soient pas encore là c'est plutôt bon signe, mais que "La Crue" qui était juste derrière n'y soit pas c'est plus inquiétant et c'est assez angoissé que je redescends le tube et les étroitures vers le puits.

J'appelle. Au deuxième ou au troisième appel ça répond. Je respire.

Au moins, il est en vie mais qu'est ce qu'il a bien pu maquiller ce phénomène ?...

J'arrive au puits, pas de lumière. Je continue d'appeler. Une voix qui part juste en dessous de la lèvre du puits me fait sursauter. Il est là sur la corde sans lumière. "Qu'est ce qu'il t'arrive ?..."

"Mon casque..." "Quoi ton casque ?..."

"Il est tombé..."

"Mais, bordel de merde, tu pourrais pas un jour faire autre chose que des conneries. Et la jugulaire ça sert à quoi, bordel de dieu !... Je t'éclaire, monte".

Il émerge penaud et hagard et comme je n'ai pas décoléré il propose : "Passe moi ton casque, je redescend chercher le mien".

"Touche pas à mon casque !"...

"Tu crois quand même pas que je vais être assez con et te passer mon casque. On aurait l'air fin tous les deux dans le noir !"

"Sors de là, stocke toi dans un coin et bouge pas. Ton casque je vais aller te le chercher..."

Il était une heure de l'après midi quand on est sorti du trou sans autre incident. Les trois autres ne nous avaient pas rejoint. Ou ils dormaient dans un coin ou la suite était vraiment grandiose.

De toutes façons, pas de raisons de s'inquiéter, Alain avait calculé son raid sur 24 heures et il en manquait encore quelques-unes.

Mais ici, sur la vire ébouleuse entre la Brèche des Ors et le Cambou, il faisait un froid de loup (aucun canard n'aurait résisté là haut). On était trempés, on n'avait pas grand chose pour se changer et plus rien à bouffer...

La belle vie quoi !...

Le mieux, ça serait de descendre jusqu'à la cabane de Laiterine sous le col d'Iseye et d'y attendre les autres. On pourrait au moins s'abriter et gagner quelques degrés.

La neige a un peu fondu et ça patine moins que la veille mais "La Crue", toujours en bottes, dévisse une bonne dizaine de fois sur les plaques de verglas que ses yeux fatigués ont du mal à discerner.

On était au milieu du lapiaz, le long du Permayou quand on a vu une longue cohorte de randonneurs passer le col d'Iseye et se diriger vers Laiterine. "Allez, on se grouille, ils auront sans doute quelque chose à bouffer à nous passer..."

L'autre zombie n'a qu'une réaction :

"Ah non, on ne peut pas faire ça". "Et pourquoi ?..."

Là, il part dans une théorie foireuse selon laquelle il faut assumer ses erreurs et que puisqu'on a pas amené assez à bouffer, on doit faire avec...

Une curiosité "La Crue" !...

Le pire, c'est qu'il va jusqu'au bout de son raisonnement à la con et qu'il refuse toute nourriture pendant que je me laisse gaver par les joyeux randonneurs de l'ASPTT de Jurançon.

Ils arrivent aussi à me convaincre qu'il vaudrait mieux redescendre avec eux avant la nuit plutôt que d'attendre ici les trois autres. On les suit et en plus ils me prennent en laisse "La Crue" qui dort debout et vacille de fringale.

En bas, on attend jusqu'à la tombée de la nuit et finalement on rentre sur Pau pour que ça ne s'affole pas trop dans les chaumières, expliquer que le retard d'une partie de l'équipe est normal, etc.

On n'était pas partis depuis 10 minutes quand Alain est arrivé aux voitures. Il avait couru pour nous prévenir que tout allait bien mais qu'il avait abandonné les deux autres endormis dans le bois de Cujalate à vingt minutes de là...

Heureusement qu'on ne les avait pas attendus à Laiterine parce qu'ils avaient coupé par le bois le long des falaises. Un coup foireux de plus évité de justesse grâce aux randonneurs.

Et comme il n'a pas voulu les laisser seuls, il est remonté passer la nuit avec eux, sous un sapin, à la belle étoile. Sauf que dans la nuit il s'est mis à pleuvoir ...

Finalement, eux aussi avaient bien galéré pour remonter vaincus par le sommeil.

Après qu'on l'ait quitté, Jean les avait rejoint après un P18, un P16 et un P20. Ils attaquaient une désob dans des blocs au bas d'une salle arrosée.

A force d'énergie, ils étaient passés dans un petit méandre qui les avait conduits dans une galerie où coulait un gros ruisseau. Ça ne pouvait être que le collecteur qu'on avait perdu l'année avant à -380 dans l'aval de la Tache Verte. Ils avaient fait quelques dizaines de mètres vers l'aval et s'étaient arrêtés sur un passage bas et aquatique.

Ils estimaient la cote à -440. En réalité, mais on ne le saura que plusieurs années plus tard, ils avaient atteint -481...

20 octobre :

C'est la fin d'une époque sur Iseye, du moins de celle de notre aventure. Beaucoup ne reviendront plus ici. Notre bande se défait. Des pages se tournent et nos livres ne seront plus les mêmes. Ça n'aura duré que 4 années. 4 belles années !... Malgré le Yogom.

Alors, je suis remonté là haut, seul, en ce début d'hiver à Iseye. Il n'y avait plus personne pour finir le déséquipement. Ça ne me dérangeait pas, au contraire. Il y avait là haut des ombres que je voulais revoir...

Un peuple de souvenirs aux coins des lapiaz et des silhouettes qui s'estompaient déjà. Un jour, d'autres seraient là pour une nouvelle aventure et je serais sans doute avec eux.

Mais quand, et qui seront-ils ?...

Ciel bas et chargé. Il va peut être neiger.

Dès la sortie de la forêt c'est déjà l'hiver.

Plus d'odeurs dans les prairies, les rochers sont froids et l'air immobile. Les murailles du Permayou et de la Ténèbre semblent plus hostiles et plus minérales que jamais. Seules traces de vie, quelques touffes de rhododendrons qui émergent de la neige tassée.

Quand je rentre dans le Yogom un rayon de soleil perce les nuages et éclaire Characou.

Ici, c'est déjà l'ombre jusqu'en avril.

J'ai été jusqu'au bout de l'équipement, passé les Planches à Clous et me suis arrêté à la Tache Verte à -340. J'étais bien et le trou exceptionnellement sec. Je me suis dit que c'était peut être aujourd'hui le jour de passer la voûte mouillante du Délirium... Et puis non, je me suis contenté du déséquipement et d'un retour nocturne dans la vallée.

1982, le retour

C'est Bernard qui en a pris l'initiative et après 4 années loin d'Iseye nous voici de nouveau en train de planter nos tentes au Cambou. Que dis-je, nos tentes, notre tente !...

Parce que, Le Yogom ne faisait pas recette et qu'on n'était même pas une poignée.

Nous n'étions plus que deux de l'ancienne équipe et seuls François Garcia et le Mass s'étaient laissés convaincre.

Depuis la fin du printemps, Bernard et le Mass avaient remonté de petits raids à deux ou trois, jamais plus. Ils avaient repris l'explo du Fou à zéro,

laissé de côté les escalades insensées et leurs réseaux suspendus, puis gagné vers le nord-est.

Le "Fou" continuait ainsi à tisser sa toile mais chaque explo n'était souvent que la redécouverte de passages déjà parcourus les premières années et oubliés des topographes. Et, en ce milieu d'automne ensoleillé c'était (encore une fois) le dernier raid.

On était trois, et au bout d'une dizaine d'heures sous terre on s'apprêtait à remonter déçus après que de nouvelles galeries et soixante mètres de puits nous aient conduit une fois de plus vers -350, vers cette "salle des Vires" d'où partaient le boyau et les puits vers le fond. On n'arriverait finalement jamais à traverser la montagne de la Ténèbre par le "Fou". Pourtant, ça devait continuer toujours vers l'est dans des chaos de blocs et de strates décollées mais nous, on arrêta et on déséquipait. Terminé le "Fou", terminé le Yogom !...

Avant de remonter, on va tirer un peu d'eau du ruisseau qui coule dans un méandre sur le bord de la salle. Et tant qu'on y est, on le redescend jusqu'au bout. On sait que ça queute mais juste un œil pour la dernière fois.

C'est quelques mètres au-dessus du fond qu'on a vu la lucarne dans la strate. De la boue, des traces. Déjà vu bien sûr. Ce ne sont pas des manchots qui sont venus explorer par-là. Mais il y a un petit vent ridicule qui est aspiré là dedans. On redescend de l'autre côté et on se retrouve dans le lit asséché de quelque ruisseau disparu. Quelqu'un est déjà passé là.

Mais de passages étroits en escalades et petites oppos on arrive, bien après la dernière trace, dans quelque chose de plus gros, aux morphologies généreuses et sans équivoque: une rivière, une grosse est passée par-là et sa direction ne nous surprend qu'à peine. Plein Est, vers la Ténèbre !... Finalement, ce réseau de la Ténèbre qu'on cherchait par le Fou depuis 7 ans, il était là, 100 mètres plus bas. On l'avait trouvé sans le chercher au moment même où on avait décidé que le Yogom c'était fini !...

Après 4 ou 500 mètres de galeries compliquées, un ancien canyon encombré de blocs concrétionnés où il faut chercher les passages, on savait qu'on traversait la Ténèbre, qu'on n'était peut-être pas loin d'une sortie au-dessus du lac d'Isabe. La galerie se divisait en plusieurs étages et il semblait bien que ça allait plonger dans le pendage. Ça devenait acrobatique et il aurait fallu des cordes mais elles étaient restées bien loin d'ici. Donc, retour par le Fou en déséquipant ces puits qui ne servaient plus à rien puisque l'explo serait plus facile par les Planches à Clous.

C'est dans ces parages ou un peu plus haut que le Mass nous fait une première frayeur. Il remontait une vire ébouleuse dans le pendage à mi-hauteur d'une salle. Bernard était devant, j'étais derrière.

Et voilà que ce maladroit pose le pied où il faut pas : sur une dalle qui se met à glisser sur la vire avec lui dessus. Le Mass surfant sur une vire avec 10 m de gaz à côté ça vaut le coup d'œil sauf qu'il n'a

que deux solutions devant lui : me percuter avec son bolide ou se balancer dans la salle, ou sans doute les deux.

Pourtant, il parvient à sauter de son engin, se retrouve sur le cul et son surf passe finalement assez loin de mes oreilles. Et le voilà à brailler que si on l'avait écouté, cette vire aurait été équipée, mais qu'avec les deux dégénérés qui se fendent la gueule devant son numéro d'équilibriste, y'a pas moyen de faire un équipement correct vu qu'ils ont toujours le feu au fesses et la flemme de planter un spit...

Un peu plus haut, remis de ses émotions, il est en train de massacrer une paroi à grands coups de marteau pour récupérer un piton récalcitrant.

Il est trésorier du club et un piton c'est un piton et un chou c'est un chou...

Et d'un coup, un cri, des jurons. C'est son jour de chance. Une écaille de la paroi qu'il maltraite vient de lui exploser à la figure et surtout dans les yeux.

Il en a des morceaux partout, et pas moyen de les enlever. Ça érode, ça taraude, bref il en bave, les larmes n'y peuvent rien et on a encore la moitié du "Fou" à se faire avec un gars qui n'y voit pratiquement rien. Déjà qu'en y voyant bien c'est casse gueule, là ça devient... fou !

Mais un vendéen c'est du solide, taillé dans la masse, garanti d'origine et élevé en plein air... Malgré ses larmes et les graviers qu'il charrie dans ses yeux il passe les difficultés les unes après les autres guidé par Bernard pendant que je déséquipe.

Salle de la Confusion : on trimbale déjà cinq kits.

On finira de déséquiper demain parce qu'il reste encore la salle à traverser, les toboggans à remonter et un Mass qui n'y voit rien.

Il souffre sans rien dire mais il faut le sortir de là pour essayer de lui extraire le bazar qu'il a dans les yeux.

C'est ce qu'on essaye de faire deux heures plus tard, le Mass couché sous un ciel étoilé, une bouteille d'eau qui lui ruisselle sur le visage et un coin de mouchoir d'une propreté douteuse pour ramasser les merdes sous ses paupières.

Ca a du marcher un peu parce qu'il a moins mal, qu'il réclame à bouffer et qu'une heure plus tard il en écrase ferme dans la petite tente deux places qu'on partage tous les trois.

Mais dans la nuit les choses s'étaient gâtées.

Au matin, il a les paupières collées d'un lapin qui aurait chopé la myxomatose, mais en plus enflé.

On essaye de le nettoyer à nouveau mais ça le fait gueuler. Bref, il y a encore des grains de sable là dedans et ce coup ci, il n'y voit plus rien du tout. Bon, ben, t'inquiètes pas, ça va revenir tout seul. Reste à l'ombre...

Pendant ce temps Bernard finit de déséquiper le Yogom et moi je plie le camp et commence avec crainte à rassembler des charges qui me paraissent insensées.

Départ du Cambou sur le coup de midi avec des claies à la limite de la rupture. Spectacle surréaliste de deux bourricots surchargés qui tiennent par la

main un troisième bourricot tout aussi chargé. Comme on ne voulait pas abandonner là haut le matériel c'était la seule solution.

S'il y avait eu moins de matos on l'aurait peut être laissé aux vautours (le Mass, pas le matos).

On imagine les pentes herbeuses, les éboulis, le lapiaz, les barres rocheuses, le bois, les pâturages de Charracou, de nouveau le bois, les charges et l'autre qu'il faut tenir par la main pour qu'il ne s'encadre pas un sapin.

Et comme ça jusqu'à la prairie de Cujalate où d'un coup il nous dit :

"Hé, vous avez vu les coulemelles ?..."

Au début, on s'en foutait de ses coulemelles parce qu'il n'était pas question de se baisser et de se charger de 100 grammes de plus.

Et puis on a réalisé:

"Mais tu y vois mon salaud !..."

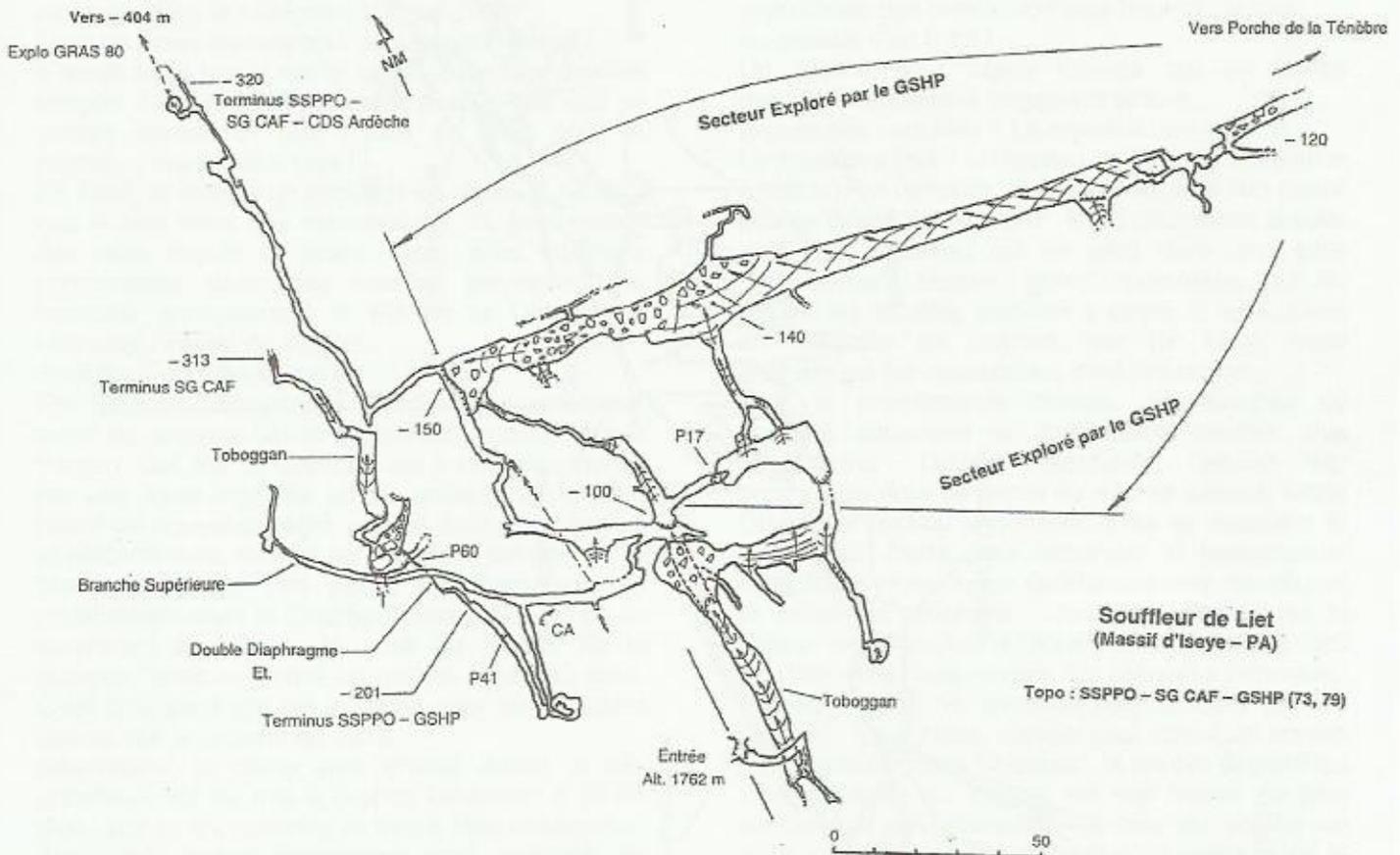
Eh oui, il y revoyait, enfin à peu près.

Ca s'était débloqué tout seul.

A 10 minutes de la piste et des voitures...

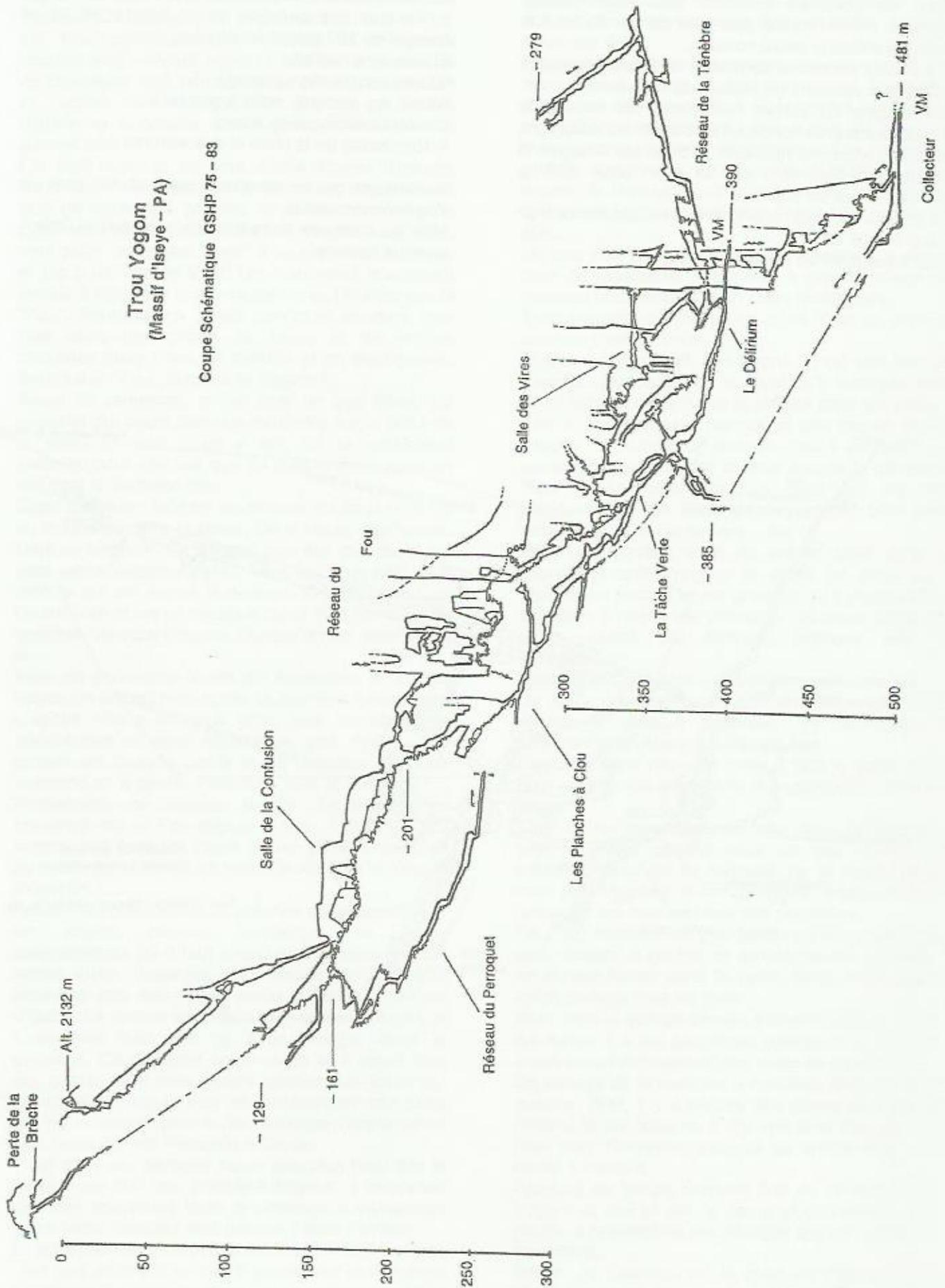
Finalement ça se terminait bien et en plus, le Yogom continuait !...

Mais ça, c'est une autre histoire, celle que le Dole va vous raconter...



Trou Yogom (Massif d'Iseye - PA)

Coupe Schématique GSHP 75 - 83



LE TROU YOGOM, CELA VOUS EVOQUE SUREMENT QUELQUE CHOSE ?

Par Alain Dole

Longues marches d'approche en haute montagne, portages déments, paysages splendides, orages grandioses, neige en août, trous à 2° C et risques de crue permanents dans les collecteurs.

Bien sûr on ne parle pas de cette fameuse couche de dolomie qui produit un sable corrosif lequel a une fâcheuse tendance à pénétrer par le col des combines et se répandre entre peau et baudriers... Bref, un avant goût du paradis.

De mémoire GSHPène, jamais un trou n'avait, à l'époque, investi autant d'efforts. Mais, en 1983, il ne restait plus des premières épopées du Club sur ce massif (Cf. CARST N°2), que trois rescapés, Bernard, Mickey et Marie Claude et le Mass qui en avait goûté les charmes l'année avant, pour encore y croire et daigner honorer la déesse du Cambou et lui vouer le culte du sordide San Pierro, celui qui, après maintes incantations et messes noires vous plongera dans le collecteur tant convoité.

Mais les voies du seigneur sont impénétrables !

Il aurait fallu forcer sur le sacrifice de jouvencelles vierges. Seulement, il ne restait plus là haut que de vieilles carnes et des mâles en plus pour la plupart... voyez-vous cela !

En 1982, et malgré un enrôlage en règle, ils ne sont que 4 dont deux des rescapés de 75, pour mener des raids depuis la vallée. Mais, deux équipées mémorables dans des fossiles permettent de traverser pratiquement le Pic de la Ténèbre et relancent l'intérêt du Yogom.

Arrêt sur : on y reviendra !

Été 1983, le Club grouille de nouveaux adhérents, aussi les anciens ont ils prophétisé, supputé sur le Yogom. Cet été, le Cambou est à nouveau investi par une foule bigarrée où les anciens se fondent parmi de nouvelles têtes venues essayer calbottes et défonce dure, comme au bon vieux temps.

Nous ne serons pas seuls, les Grenoblois se mobiliseront dans le Gouffre Touya (-894 m) où ils trouveront à -693 m, la suite du réseau de la Balance, avec en prime un nouvel accès au fond. C'est nos vieux qui ont la haine, eux qui n'avaient pas su voir la lucarne en 1975.

Néanmoins, le camp sera enjoué même si des grincheux ont du mal à digérer l'abandon à St Pé d'un -400 m qui continue et qu'il a fallu déséquiper. Ainsi, les cordes récupérées sont montées au Cambou au prix de 2 h 30 de marche.

Mais là ne s'arrête pas leur désarroi, car à la fin du camp d'Iseye il faudra les redescendre dans la vallée puis les remonter sur les Toupiettes à St Pé avec une nouvelle dénivelée de 1000 m en prime !

Au diable les efforts, nous sommes jeunes et en ce 30 juillet, notre caravane arpente chamelesquement les lapiaz déclives d'Iseye... Tout va très vite, les dieux nous ont à la bonne.

Le premier jour, le Yogom est à nouveau violenté, le terminus de 82 dépassé et la première vision miraculeuse des anciens réalisée :

la traversée de la Ténèbre est effective.

Arrêt sur une trémie avec des racines et des nids d'oiseau. Qui plus est, l'on se surprend à entendre la cascade du Lac d'Isabe à travers l'éboulis terminal. La deuxième entrée sera localisée plus tard lors d'une prospection sur les vires herbeuses coté Lac d'Isabe.

Le deuxième jour : topo et explo diverses des nouvelles parties (500 m). Pendant ce temps, des hurluberlus sont partis déranger le repos de paisibles choucas en atteignant une lucarne en falaise, sous prétexte que compte tenu du pendage, cela pourrait donner une entrée supérieure du Yogom jonctionnant avec le "Réseau du Fou". Mickey, au bas du puits d'entrée, n'y croyant pas trop, gueulant au possible, introduit Marie Claude (à coup de bottes !) dans une merde infâme :

"le Passage Cellulite", suivi du "Passage à Niveau" (étroiture horizontale) et enfin "le Passage à Tabac" (hypothèse des bottes, voir plus haut ?) ; le tout au-dessus d'un P 15 !

Un exploit pour Marie Claude qui en sortira meurtrie, les cuisses largement striées...

(traces des semelles ? Le mystère demeure...)

Le troisième jour : au niveau de la salle Confusion (-190 m), on remonte un affluent exploré l'an passé par les Grenoblois du CAF. Nous cherchons la suite aval d'un ruisseau qui se perd dans une salle "trémiesque". Mickey, grand spécialiste, qui du regard les liquéfie, parvient à ouvrir la voie. Dans un méandre de marbre noir (le luxe), nous enchaînons les cascates, c'est l'euphorie...

Puis la physiologie change. Entrecoupée de ramping aquatique la progression devient plus "égyptienne". Devant l'étroitesse, l'équipe trop nombreuse pour ce genre de trou se sépare. Marie Claude et Mickey annoncent qu'ils se sacrifient et remontent. J'opte pour continuer et topographier avec Bubu. Notre seule satisfaction sera de prouver la deuxième prophétie : c'est bien l'amont de la rivière "des Planches à Clous" qui réapparaît à -320 m. Pour nous, cela restera "Le Méandre Perroquet" (1). Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines... En surface, n'ayant plus assez de cordes pour continuer "Les Choucas", le pimpin dégarni qui vient de sortir du Yogom n'a rien trouvé de plus simple que de déséquiper l'entrée du gouffre où nous sommes croyant que nous cavalo dans le collecteur et qu'il a tout son temps avant de rééquiper les puits d'entrée...

Remontant vers la surface, nous nous croyons en proie à une hallucination malveillante, à moins que cela ne soit un nouvel amont ?

La réalité est plus cruelle, les deux puits d'entrée sont bien déséquipés !

J'en suis quitte pour ouvrir 25 m de 5 sup (plus ou moins) en bottes et une assurance au moral...

(1) nom d'une histoire drôle diffusée par Bubu

Les dégâts auront lieu plus tard. Le Cambou en est encore tout retourné, quintes, colère, blasphèmes, ça toussa et expectore milles insanités...

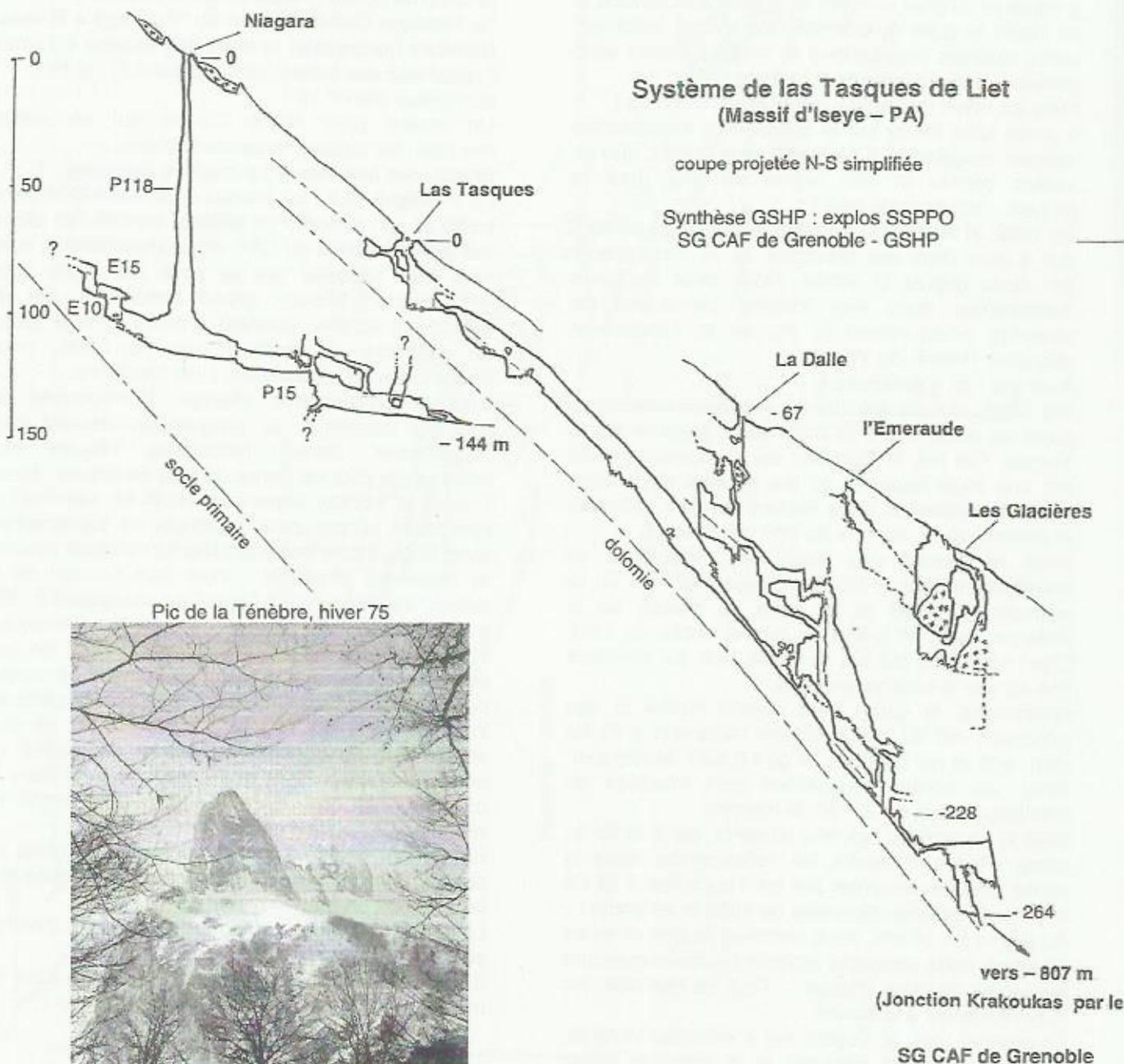
Je finissais juste l'escalade quand Mickey, penaud, revenait des Choucas avec le matos qu'il avait piqué. Du coup, la madone plie son linceul ; ses chastes pavillons sont plus habitués au ruisseau qui serpente à travers le camp.

On n'aura beau se réconcilier et fêter l'anniversaire de Bubu, rien n'y fera. C'est ainsi que l'on explique la queue de la troisième prophétie celle d'atteindre les -800 m.

Car à -481 m (ex fond rectifié de 1975 à -445 m), les eaux ont subitement monté et ont noyé la conduite forcée terminale. Même le névé d'entrée qui menaçait de s'effondrer dû être débité durant une journée !...

Quant à la seconde semaine, elle fut plus calme, désertée par quelques-uns d'entre nous, il y aura malgré tout quelques brouillilles supplémentaires. Amont du Niagara (-145 m), l'aval de la grotte du Permayou après un P 70 nous permettant d'accéder à -115 m.

Alors, avis aux amateurs, le Yogom n'est pas terminé ! Son explo devrait se faire en hivernale lorsque les risques de crue sont minimes, mais aussi ne pas négliger une autre jonction possible : Grotte de Permayou / Gouffre de la Consolation... Un -800 assuré !... Il nous attend toujours, pour combien de temps encore ?...



Pic de la Ténèbre, hiver 75

